

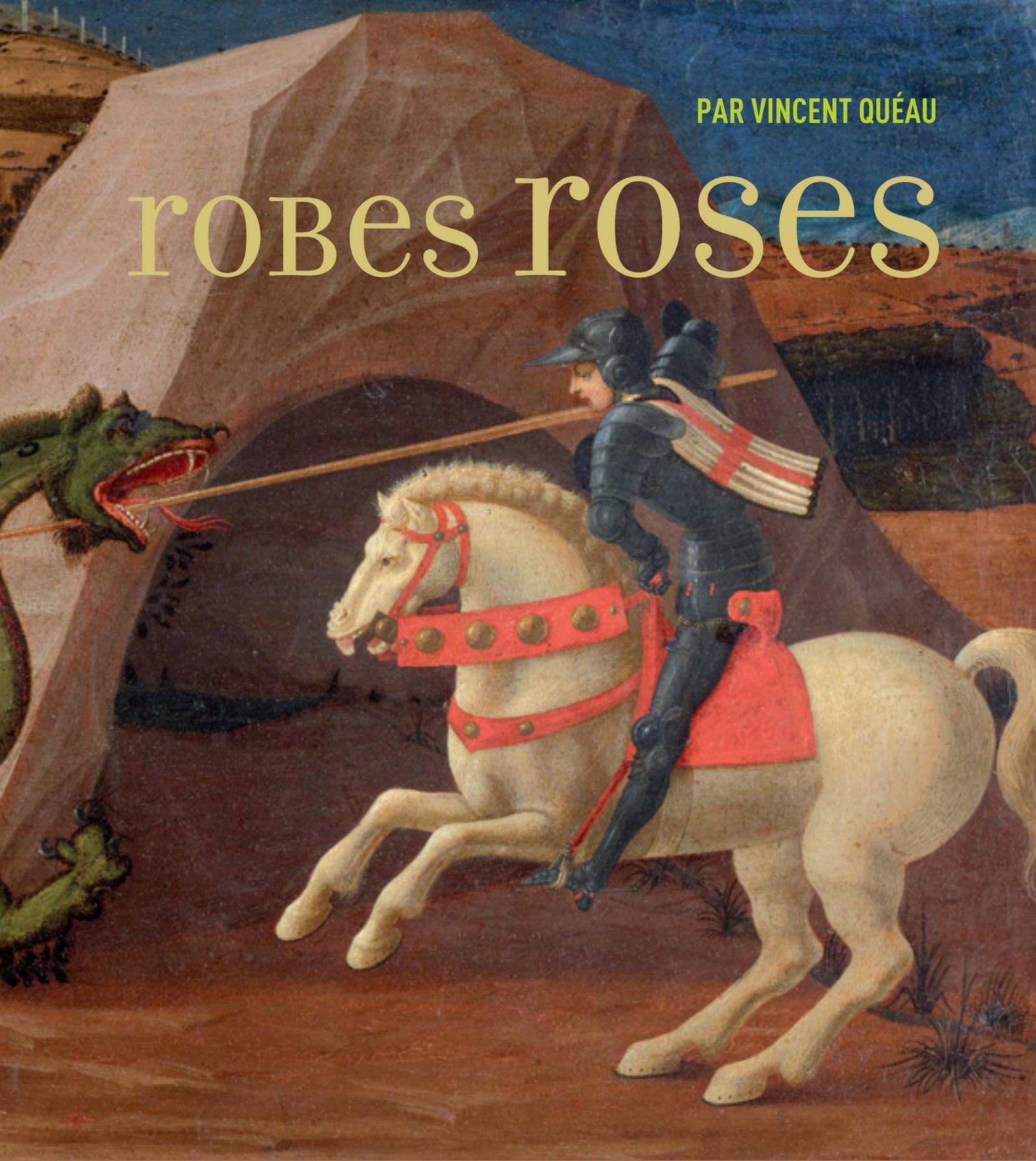
Le maître aux



**MUSÉE JACQUEMART-ANDRÉ, PARIS.
DU 23 SEPTEMBRE 2011 AU 16 JANVIER 2012.**

PAR VINCENT QUÉAU

ROBES ROSES



Fra Angelico et les maîtres de la lumière.
Commissaires de l'exposition :
Giovanna Damiani et Nicolas Sainte Fare Garnot.

Paolo Uccello. *Saint Georges terrassant le dragon.*
Vers 1440, tempera sur bois, 62,6 x 102 cm.
Musée Jacquemart-André.



Agonie sublime du gothique international, la peinture de Fra Angelico invente une Renaissance hybride à découvrir tout naturellement dans le Musée italien de l'hôtel Jacquemart-André.

La légende de ce *frater pictor* ne nous aurait pas été transmise par Vasari que ses abusives beautés, ce pinceau trempé dans un chrême éthéré plutôt qu'une très matérielle pâte de pigments n'aurait pu confondre les *connoisseurs* d'autrefois qui, par une scientifique appellation de leur cru, l'auraient pu nommer Peintre des vierges humbles, ou Maître aux robes roses... Il aurait alors inspiré Henry James pour sa *Madone du futur*, se serait glissé en catimini dans toutes les collections nationales et, sous couvert du même anonymat délicieux, aurait pu enorgueillir de son brio énigmatique les cabinets de peinture des barons d'industrie de Paris, Londres et Boston. Mais laissons là ces divagations, justement proches de l'histoire, pour tisser le lien unissant les « trois » acteurs de cette exposition de majesté présidée par quelque présence divine... L'opuscule du nouvelliste, jouant ici l'intrus, décrit merveilleusement cette pasionaria dévorante pour laquelle tous les collectionneurs des écoles primitives d'Italie s'enquirent dès les années 1830. Édouard André et Nelly Jacquemart son épouse, en dépit de cet accaparement un peu brouillon qui caractérise le mécénat à partir du Second Empire, ne dérogeaient pas aux attraits qui subjuguèrent leur caste et inventèrent un Musée italien où accrocher leurs chefs-d'œuvre... Sans doute, l'école ne s'était pas alors tout

à fait extirpée des sphères de la curiosité, toutefois l'exigence du couple devait assembler une collection ambitieuse où la qualité de l'ensemble s'efface uniquement devant la rareté de signatures imposantes... Cependant, nulle trace d'un Fra Angelico parmi ce fonds de merveilles, sa préciosité n'étant sans doute déjà plus abordable pour les bourses françaises à une époque où les milliardaires américains s'en mêlaient déjà...

Car le peintre figure avant tout comme mythe, celui légué par l'historiographe, tout fallacieux, confit de fausses informations et de conjectures fantasmagoriques, mais qui propage pourtant le conte de Guido di Piero, devenu religieux sous l'ordre dominicain et par la suite *Beato Angelico*, artiste bienheureux, membre aspirant de l'armée catholique d'intersession, choisi par le clergé du XIX^e siècle pour figurer dans les salons académiques de peinture... Vasari →

Ci-dessus : Fra Angelico. *Épisodes de la vie de saint Nicolas : la naissance, la vocation et le don aux trois jeunes filles pauvres.*

Vers 1437, tempera et or sur bois, 35 x 61 cm.

Pinacothèque vaticane, Rome – Musées du Vatican, Cité du Vatican.

Ci-contre : Fra Angelico. *Vierge à l'Enfant.*

Après 1433, tempera sur bois, 99 x 67 cm. Galerie Sabauda, Turin.







Ci-contre : Zanobi Strozzi. *Vierge d'humilité avec deux anges musiciens*.
Vers 1448-1450, tempera sur bois, 83 x 57 cm.
Museo Poldi Pezzoli, Milan, don d'Antonio et Bianca Leonardi 2001.

Ci-dessus : Gentile da Fabriano. *Saint François recevant les stigmates*.
Vers 1415, tempera sur bois, 89 x 65 cm.
Fondation Magnani Rocca, Parme.

situé son année de naissance à 1387 tandis que les premiers documents historiques attestent son activité de peintre en 1417 dans une paroisse florentine. Il ne devait entrer en religion que l'année suivante, pour s'attacher aux ascèses de la doctrine de saint Dominique, pauvreté et prière... À partir de 1420, il réside dans un couvent de Fiesole et travaille pour les riches négociants comme les congrégations religieuses de Florence avant de s'y mouvoir en 1440 et y réaliser les fresques bien connues du couvent San Marco. Appelé à Rome par le pape Eugène IV, il y reçoit la commande des décors de deux chapelles et ne regagne la Toscane qu'en 1450 avant de s'éteindre prieur cinq années plus tard.

Comme nombre de celle de ses contemporains, sa biographie lacunaire ménage son mystère et, tout en demeurant ce peintre ange, doué d'une sensibilité divine si particulière à sa façon, il n'en reste pas moins l'élève de Lorenzo Monaco. Ce dernier lui transmet cette conception de la lumière où des couleurs tranchantes se côtoient sans heurts, dans une atmosphère flottante d'onctions diffuses, ce germe de perfection qui, décidément, le rapproche des anges... Surtout, Fra Angelico adapte la mode française du gothique, cette esthétique où la ligne chantournée convulse dans des parades graves, au renouveau spirituel de l'humanisme florentin, ce néoplatonisme où l'homme retrouve grâce aux yeux du théologien... Fini les angoissantes promesses infernales, les édifiantes boucheries, décollations, lapidations, crucifixions et autres sévices atroces à reprocher à un monde empli de pécheurs ; avec Fra Angelico, l'humanité s'apaise... Parfois, assujéti à la commande, il ne put échapper à ces obligations nées de la tradition chrétienne, mais



on ne doute pas pourtant, à regarder ses *Vierges de Gloire*, ses *Annonciations* et même ses *Jugements derniers*, qu'il répugnait à confronter son talent à ces aspects sombres du culte...

Digne Florentin de ce Quattrocento d'avant-garde, il s'engouffre dans la révélation des progrès techniques de la discipline et, maîtrisant sans faute d'accord les lois de la perspective mathématique de Brunelleschi, il se défait d'un certain empirisme hérité du gothique





tardif sans toutefois abolir ses canons les plus gracieux. Artisan d'un renouveau antérieur au rapt d'Antonello de Messine, il maîtrise les techniques de la détrempe comme de la fresque sans jamais abandonner l'enluminure pourtant déjà archaïque.

Surtout, dans ce creuset florentin en pleine ébullition, il initie cette manière fine et veloutée qui consolidera la suprématie de la ville. Fra Angelico, sensible à toutes les révolutions de son époque, prouve que la

surenchère gothique demeure possible. Il magnifie l'âpreté un peu théoricienne de Masolino par bien des grâces où les bordures d'or des tuniques ceignent les postures séraphiques des saintes comme des mortelles... Son exemple insufflé aussi ce recueillement si particulier, admirable sous les pinces d'Alessio Baldovinetti et de Zanobi Strozzi, tous deux encore alourdis par cet archaïsme charpenté, autre aspect de la lutte avec Sienne, cette rivale dont la suavité corrige la manière grecque originelle, son immatérialité religieuse... Surtout, Fra Angelico ne se comprend parfaitement qu'à la lumière de Paolo Uccello. La fougueuse fantaisie de ce dernier, toute paradoxale avec les essais du *Beato*, naît pourtant du même rêve, d'une foi commune en cette religion consolidée par la confiance accordée à la bonté de l'homme, cette chimère d'un christianisme renforcé par son acceptation des misères humaines, régénérée de philosophie antique. Et le peintre, toujours attentif à la tradition picturale de ses pères, n'en dispense pas moins un message célébrant une religion juste et charmante qui le maintient aujourd'hui encore, en dépit des siècles, au sommet d'une perfection difficilement égalable. ■



En haut : Lorenzo Monaco.

Saint Nicolas sauvant un navire.

Avant 1424, tempera sur bois, 26 x 58 cm. Musée de San Marco, Florence.

Ci-contre : Domenico di Michelino.

Saint Jérôme pénitent.

1441-1442, tempera sur bois, 17 x 44 cm. Museo Civico, Prato.